

organisation en fraction était superflue. Si, en revanche, nous nous posions le problème de la sortie de la FEN, et de la transformation de l'EE en syndicat indépendant, elle n'apparaissait plus comme un regroupement de révolutionnaires, mais comme une **tendance syndicale** dont l'existence était fondée sur l'appartenance au syndicat, et qui se présentait dans ce cadre comme une direction de rechange possible. Dans ce cas, nous devons être organisés, en tant que militants de la Ligue, en fraction dans le syndicat FEN, et y compris dans la tendance révolutionnaire que nous nous efforçons d'y développer. Cette nécessité s'impose d'autant plus que nous sommes confrontés à divers courants qui définissent l'EE comme un regroupement de révolutionnaires, composante avec les CA du futur parti de type nouveau, et ne menant dans le syndicat qu'un combat secondaire et d'arrière garde qui lui permet de bénéficier de sa commode couverture légale.

Le second problème qui nous était posé par l'éventualité de la sortie de la FEN, c'était celui de la viabilité d'un syndicalisme révolutionnaire ou d'un trotsko-syndicalisme de masse à vocation majoritaire dans la classe. Toute perspective sortiste des syndicats réformistes repose en dernière analyse sur cette idée qui pourtant combine une part d'illusions réformistes et une part d'illusions légalistes.

-Une part d'illusions réformistes parce que, s'il était possible, en dehors des crises révolutionnaires d'organiser la majorité active de la classe ouvrière sur une ligne révolutionnaire, les syndicats deviendraient les organes privilégiés de la prise du pouvoir et un avenir brillant serait promis aux idées de Gorz et consorts sur le syndicalisme révolutionnaire ; or, en ce qui nous concerne, nous continuons à croire que seule une minorité —l'avant-garde— peut échapper à l'emprise de l'idéologie dominante et se battre pour faire progresser dans le cadre légal où sont organisées les masses, sa ligne révolutionnaire.

-Une part d'illusions légalistes, parce que croire à la viabilité d'un syndicalisme révolutionnaire de masse, c'est croire que la bourgeoisie va laisser impunément se développer une force qui lui promet ouvertement la destruction, sans prendre les devants par des mesures répressives, y compris militaires, allant jusqu'à l'interdiction du syndicat.

Autrement dit, les conditions mêmes de la lutte de classe du prolétariat, telles qu'elles ont été résumées par Rosa Luxembourg font que le mouvement ouvrier légal et de masse est naturellement à majorité réformiste. Mais il est précisément le terrain où le parti, qui est l'avant-garde, « doit démontrer aux ouvriers, dix fois s'il le faut, qu'il doit pouvoir se pencher sur l'arrière-garde, qu'il est prêt à n'importe quel moment à l'aider à reconstituer l'unité de l'organisation syndicale. » (Trotsky, Classique Rouge No 4). C'est sur ce terrain de la lutte syndicale que se concrétisent « les principes essentiels de la stratégie marxiste : la combinaison de la lutte pour les réformes avec la lutte pour la révolution ». Une stratégie, qui sous la notion de syndicalisme révolutionnaire, viendrait à mettre en avant l'existence de soviets comme organes politico-syndicaux, en serait amenée à concevoir l'édification progressive d'un contre-pouvoir prolétarien et à réviser la théorie marxiste de l'Etat. Accusation que Lénine portait à Martov sur ce sujet précis.

4) Si les syndicats sont de plus en plus amenés, dans l'action, à choisir entre collaboration et révolution, on ne saurait pour autant sous-estimer le fait qu'ils sont le résultat d'une longue histoire riche en luttes, en défaites, et aussi en victoires. Ce passé leur donne un contenu, des caractéristiques particulières, qui font que le choix fondamental ne s'y pose pas immédiatement sur le tranchant du couteau. Les rapports entre les syndicats et la classe, entre la bureaucratie et la base sont tissés de façon complexe et contradictoire. Le syndicat subit les aspirations et les tensions opposées sans basculer pour autant tout d'un côté.

C'est pourquoi les révolutionnaires ne peuvent y intervenir en justiciers valeureux, partageant le bien du mal, la révolution de la collaboration, par leur seule parole. Le syndicat n'est pas un simple tremplin pour la construction du parti ; il a son rôle propre d'éducation et de mobilisation des masses. Si l'on veut non seulement recruter pour le parti, mais aussi éduquer dans la lutte ces masses, il faut être dans le syndicat, armés d'une tactique qui permette d'intervenir concrètement dans chaque lutte.

De tout cela il ressort, que la question n'est pas de projeter une sortie des syndicats, de morceler le mouvement syndical à l'image du mouvement politique. Il s'agit d'abord aujourd'hui de conquérir le droit de cité pour les révolutionnaires dans les syndicats. Non pour qu'on les y tolère, moyennant leur silence, mais pour qu'ils y jouent pleinement leur rôle de révolutionnaires. L'avant-garde, lorsqu'elle est très minoritaire, lorsqu'elle a la hantise permanente du recrutement, est facilement maximaliste. Pour faire en permanence le clivage avec les réformistes, elle a volontiers tendance à tordre le bâton dans l'autre sens, à en rajouter, à surpolitiser les luttes de masse. Nous avons déjà expliqué comment, fraction minoritaire dans le PCF, nous opposons le mot d'ordre « Victoire du FLN » à celui de « Paix en Algérie », et comment nous avons compris, à travers l'exemple du mouvement anti-guerre aux USA, que si nous avions eu alors la responsabilité d'un réel mouvement de masse, nous aurions peut-être eu à différencier le slogan de l'avant-garde (« Victoire au FLN ») d'un slogan pour le mouvement de masse (« Retrait inconditionnel des troupes », par exemple) qui aurait pu servir de base à une mobilisation large susceptible de modifier le rapport de force en éduquant de larges couches. Ce problème se reposera vraisemblablement à propos du mouvement syndical.

Jusqu'à présent, nous avons la plupart du temps cherché à grossir les rangs de la minorité (oppositionnelle, critique ou radicale) du mouvement ouvrier, plutôt que de proposer les perspectives révolutionnaires aux masses sous des formes (mots d'ordre, structures) qui leur soient accessibles dans la lutte. La tentation du sortisme, la tentation d'offrir une alternative syndicale, un bon syndicalisme face au mauvais n'est que le revers de notre incapacité pratique (explicable, certes) à prendre une place réelle dans les luttes, à jouer effectivement le rôle des révolutionnaires dans le syndicat. La période d'accumulation primitive de cadres et de militants ouvriers l'explique. Mais nous devons comprendre aujourd'hui qu'on ne peut en rester là, et que nous pouvons aborder rudement l'étape suivante : aux masses !

Mais, pour cela il faut être conscient qu'on ne travaille pas pour le roi de Prusse. Le révolutionnaire dans le syndicat ne doit pas seulement semer les idées justes, il doit en récolter les fruits ; c'est-à-dire une modification du rapport de force. C'est pourquoi la perspective d'une tendance inter-syndicale, pour l'unité syndicale, la démocratie syndicale, le droit de tendance et l'indépendance face à l'Etat est nécessaire dans ce cadre. Elle offre, face aux bureaucrates, le cadre dans lequel les révolutionnaires doivent structurer leur audience large pour amener les syndicats dans le camp de la révolution, ce qui ne signifie nullement sur l'intégralité du programme révolutionnaire.

Une telle tendance n'est pas un cartel d'organisations révolutionnaires dans l'entreprise. Les militants ouvriers sont appelés à se définir par rapport à elle sur la base de luttes précises, d'expériences précises. L'organisation qui a une ligne claire dans les syndicats peut ainsi casser, en dispersant leurs militants, en les œquant à l'épreuve de la pratique, les organisations qui auraient face à ce mouvement syndical une ligne opportuniste, incohérente ou équivoque. Dans la tendance, les militants ont à se déterminer clairement et individuellement par rapport aux luttes et aux intérêts de la classe. La traction, trempée par une ligne claire, peut y jouer le rôle du pot de fer face aux militants d'organisations plus habituées aux esquives verbales et aux manœuvres d'appareil qu'au criterium de la pratique. Sur le terrain des luttes, nul ne peut plus se dérober.